

GÉRARD VAUGEOIS et LES FILMS DE L'ATALANTE présentent

أحرق البحر

BRÛLE LA MER

de NATHALIE NAMBOT et MAKI BERCHACHE



GÉRARD VAUGEOIS et LES FILMS DE L'ATALANTE présentent

أحرق لبحر BRÛLE LA MER

de NATHALIE NAMBOT et MAKI BERCHACHE

« J'ai compris que la vie ici c'est pas pareil, qu'on ouvre pas la porte comme ça... Après tu comprends petit à petit que les frontières c'est pas seulement quand tu traverses les mers et les pays, mais aussi partout... Y'a plein de petites frontières partout même dans les visages des fois et tu vois que c'est pas pareil d'être le jeune arabe tout gentil au pays de Ben Ali, et qui sourit et que tu aimes bien et t'as pas peur parce que t'as confiance, ce n'est pas la même chose que quand tu as traversé la mer juste pour respirer un peu d'air de la liberté et que tu arrives pour vivre un peu ta vie... Oui...on s'est jeté dans la mer avec toutes les raisons de partir et aussi presque sans raison... y'a mille raisons...et puis tu peux pas résister...c'est presque plus fort que nous... »

MAKI BERCHACHE

Documentaire - France - 2014 - 75mn

Format de tournage : Super8 et 16mm

Format de projection : Copie 35mm - 1,37 - Dolby SR et DCP - Son 5.1

PRIX CERBÈRE-PORTBOU et MENTION SPÉCIALE INSTITUT FRANÇAIS
FID Marseille 2014

MENTION SPÉCIALE LONG MÉTRAGE
ALTERNATIVA Barcelona, Espagne

PRIX HORS-PISTE
OLHAR DE CINEMA Curitiba, Brésil

PRIX DU MEILLEUR DOCUMENTAIRE
FESTIVAL REGARDS SUR LE CINÉMA DU MONDE Paris, France

LE 9 NOVEMBRE 2016

LES FILMS DE L'ATALANTE
12 bis rue des Malmaisons, Paris 13^e
lesfilmsdelatalante.fr
01 45 65 34 41

PRESSE / PARTENARIATS MEDIAS
Anne Guimet
aguimet@free.fr
06 89 88 34 50

PROGRAMMATION
Marie Vachette
programmation@lesfilmsdelatalante.fr
06 65 38 38 56



Dans l'élan de la révolution tunisienne, après la chute de Ben Ali, 25 000 jeunes tunisiens ont pris la mer vers l'Europe, via Lampedusa. Maki Berchache est l'un d'eux. À partir de son histoire, de fragments d'images, de récits, avec ses amis de voyage ou rencontrés à Paris, *Brûle la mer* revient sur cette tentative de liberté et la violence d'une hospitalité refusée. Comment le pays quitté devient le pays rêvé.



ENTRETIEN AVEC NATHALIE NAMBOT ET MAKI BERCHACHE

Comment vous êtes-vous rencontrés et comment est née l'idée de ce film ?

Maki Berchache : On s'est rencontré en avril 2011, j'étais arrivé à Paris depuis deux mois, après la révolution, par Lampedusa, avec des centaines d'autres jeunes tunisiens. On se retrouvait à ce moment-là dans un petit parc près du périphérique à la Porte de la Villette, sans rien. Il y avait des gens, des associations qui venaient aider les migrants et amenaient de la nourriture, des couvertures, de quoi dormir. On dormait dehors. Un jour, où il y avait pas mal de police autour, des arrestations, j'ai parlé avec une fille, Jeanne, qui nous a proposé de venir dans un local pas loin du parc de La Villette... je n'avais aucune idée de ce que c'était. C'est là que j'ai rencontré Nathalie et Nicolas.

Nathalie Nambot : Ce local, c'était notre lieu de lutte depuis 2003 'la Coordination des Intermittents et Précaires' et il vivait ses derniers jours... on devait rendre les clés à la Mairie de Paris avec laquelle nous étions en conflit depuis longtemps. Mais nous avons ouvert la porte, une centaine de jeunes sont venus la première nuit. C'était un premier geste ...et c'est là que nous avons rencontré Mahmoud, Maki, Badar qui sont aussi dans le film. Ils arrivaient d'une révolution et se retrouvaient dans ce pays rêvé, la France... à la rue, mais plein d'énergie... Le

deuxième geste d'hospitalité, c'est eux qui l'ont fait : ils ont pris les marmites et fait à manger pour nous tous... c'est humiliant et très dur de faire la queue pour manger, dehors, l'aide humanitaire, les photographes qui sont là parce que des bagarres éclatent... alors retrouver une certaine dignité — ce mot qui était au coeur des révolutions arabes — c'est vital.

Maki : Oui... on a fait une réunion, deux réunions, les tunisiens d'un côté, les français de l'autre, on devait rester là au maximum quatre jours... comme je parlais pas mal le français, j'étais le porte-parole avec Wafa Abida — qui a d'ailleurs aussi traduit pour nous le film en arabe. Et pour le 1er mai on a participé à la grande manifestation, on a écrit la nuit une banderole du Collectif des Jeunes Tunisiens de Lampedusa à Paris « ni police, ni charité, un lieu pour s'organiser ».

Nathalie : Ce slogan a d'ailleurs été repris récemment à Jaurès où des centaines de migrants dorment dehors depuis des nuits, sont expulsés, reviennent...

Maki : Le soir du 1^{er} mai on a occupé un autre grand lieu qui appartenait à la mairie de Paris, avenue Simon Bolivar... On a refusé de partir, on a essayé de négocier avec la mairie, et puis on s'est fait expulser le 4^{ème} jour. J'ai reçu des coups de matraques mais j'ai réussi à m'échapper, j'ai fini le soir aux urgences. Nathalie m'a accompagné. Je me souviens d'Issam, un copain, on vient du même village, je l'ai retrouvé allongé à côté de moi à l'hôpital, lui s'était fait rouler sur

le pied par une voiture qui était partie... et après, on a encore occupé le gymnase Fontaine au Roi dans le quartier de Belleville... la lutte a duré deux mois, jusque mi-juin.

Est-ce que l'idée de faire un film est arrivée immédiatement ? Comment s'est organisé le travail ensemble ?

Nathalie : Après la lutte, la solidarité se défait, on se retrouve seuls. Avec Maki, nous sommes restés amis. Il venait parfois chez moi, pour parler avec sa famille sur skype. Sa vie est entrée dans les 25m² où je vis par cet écran. J'ai été liée tout de suite à cette histoire-là. L'arrière pays. Ce qu'on ne voit pas...

Maki : La proposition de film est venue bien après, au début on en parlait comme d'une blague, je n'avais aucune idée de la façon de faire un film. Je viens d'un petit village en Tunisie et je n'ai pas fait d'études de cinéma. Un jour, dans un café, on a fait comme un pacte : on va faire un film. Nathalie venait de gagner un prix avec son premier film, elle m'a proposé de le partager. Moi je n'avais ni argent ni papier. On a commencé à faire des conversations, à les enregistrer, à écrire, à relire.

Nathalie : On parlait beaucoup, Maki m'a dit un jour : « Il n'y a que l'histoire des grands qui s'écrit, nous on n'existe pas ». Ça a été notre point d'ancrage. Un écho aussi avec mon histoire. C'est un film d'après-coup, comment revenir sur des événements tellement commentés par l'actualité. Comment faire en sorte que les premiers concernés prennent la parole, puissent revenir sur leur propre expérience... s'offrir ce temps-là, de la pensée, choisir ce qu'on veut dire, ne pas dire... une forme d'égalité... bien sûr, c'est pas simple, parce que ça fabrique des nouvelles contraintes, c'est moins direct, et surtout il y a le temps du désaccord, des questions, des refus. Mais faire ce film ensemble, c'était tenter de tenir cette promesse-là. Avant tout.

Maki : On était tous les deux dans une situation précaire, Nathalie au RSA et moi j'essayais de trouver un petit boulot. J'étais encore sans papiers, on a écrit un dossier pour le film et fin 2012 on a su qu'on allait recevoir de l'argent. Et entre-temps, je me suis Pacsé, ça m'a permis de régulariser ma situation avec un récépissé qui autorise le travail et puis, pendant qu'on faisait le film, j'ai eu la première carte de séjour.

Nathalie : On a obtenu un financement du CNC et de la Scam avec Maki en tant que co-réalisateur, ça a donné du poids au dossier de régularisation à la préfecture. La vie matérielle, c'était aussi un des enjeux. On a rencontré Eugénie Michel-Villette des Films du Bilboquet qui nous a accompagnés dans cette aventure. Et on est devenus intermittents ! Pendant un an, entre salaires et indemnités chômage, du boulot par ci par là, on a avancé par fragments. Tous ceux qui ont participé au film ont été payés. C'est important.

La structure est faite d'allers-retours entre Paris et la Tunisie – un village, près de la mer. Cette construction s'est-elle imposée dès l'écriture ou plus tard, au montage?

Maki : C'était un peu... comment le pays rêvé devient le pays quitté...

Nathalie : Entre l'horizon infini des images de Tunisie que je voyais sur skype et le monde vertical des immeubles vu de la fenêtre de la Cité Lanoue à Bagnolet où Maki vivait, il y avait une tension. Maki se tenait au croisement de ces lignes de force. Le film se construit avec ces lignes primaires. Une grammaire de l'exil.

Maki : On a fait des allers-retours. Une fois, je suis rentré seul à Grebis, j'ai enregistré le récit de mon ami Shaharedin qui est tout au début du film. On a pris le même bateau... deux ans et demi après, en 10 minutes presque sans s'arrêter, il m'a tout raconté, il se rappelait tout par cœur... c'est lui qui refait la traversée pour nous, mais lui, il choisit de rentrer au bled, moi je reste...

Nathalie : Des mois plus tard nous avons filmé le petit port du départ pour accueillir cette parole, parce qu'il n'y avait pas d'image... le film fonctionne comme ça, à partir de l'histoire de Maki, de ses proches, nous bâtissons une structure, trouvons un cadre... il est l'auteur, je suis le passeur, on peut voir ça comme ça. Nous avons traversé avec lui ce moment où on est au bord de perdre ce qu'on aime, ce à quoi on tient et où le sens de vivre se défait. On peut alors sombrer sans retour. Sans se le dire, le film, notre lien, a sans doute aidé à tenir le fil entre les deux mondes. Arriver, en ayant risqué sa vie, dans un pays qui vous rejette, c'est brutal. Repartir ne peut être que définitif. Pour ces jeunes gens, obtenir un visa même temporaire reste impossible. Pour circuler, libre, il faut avoir les papiers. Le film gravite autour de cette question, et aussi l'attachement, le passé, la maison, le travail avec les touristes.

Et le choix de filmer en super8 et en 16mm ?

Maki : Au début quand on n'avait rien, on a fait des essais avec Nathalie à La Noue, la cité où je vivais. Exactement la même image en vidéo et en super8, quand j'ai vu le super8 j'ai trouvé que c'était très beau cette qualité, c'est immédiat, et puis on tourne moins, et en vidéo on ne sait jamais quand on est filmé...

Nathalie : Tu m'as dit, je préfère la vieille image ! On pourrait retourner la question : pourquoi choisir de filmer en numérique ? Il y a eu une période où des formes s'inventaient avec toutes sortes d'outils ou de format, ça cohabitait sans faire question. Nous aimons encore cette fenêtre du 4/3, le grain, et voir la lumière filtrer depuis là. C'est sensible. Fuji a fait faillite, nous avons acheté, pour très peu, un stock de pellicules 16mm...

Maki : Et nous avons développé toutes ces images super8 à la main et à la machine à L'Abominable, un laboratoire collectif à La Courneuve où Nicolas Rey nous a aidé. Pour moi c'était comme une famille, Nathalie faisait le son, Nicolas la caméra 16mm, je n'avais pas envie qu'il y ait d'autres personnes avec nous. C'était pas facile d'accepter d'être filmé, je connaissais rien de tout ça, j'ai appris beaucoup de choses, à composer un cadre, tourner en super8...

Nathalie : Et il y a eu aussi un long travail de montage avec Gilda Fine, qui nous a amené à voir ce qui était essentiel, penser les manques, inciter à filmer de nouveaux éléments. Nicolas et Gilda sont des compagnons de route depuis mon premier film.

Maki : Ce film on disait que c'était comme une maison, ça a été notre maison.

Vous citez les poètes Mahmoud Darwich et Salah Faik. Que représentent-ils pour vous ?

Nathalie : Selim vers la fin du film, au bord du canal, lit ce poème de Darwich « Ici, comme des chômeurs nous cultivons l'espoir », il le découvre, ça résonne directement avec sa vie. C'est la force d'un poème.

Maki : Shadi que j'ai invité dans notre film en premier, lit *À ma mère* de Darwich, ce poème nous parle à tous, ça va au cœur directement. Il a eu une carte de réfugié palestinien de 10 ans, mais il ne pouvait pas encore rentrer chez lui, ni revoir sa mère et sa famille. Tout à la fin, je dis ce poème, c'est la fin de l'enfance et ça finit par cette phrase « l'ordre de partir m'a réveillé ».

Nathalie : Selim s'est fait arrêter ce printemps, il fumait sur un banc. Sans papier, il a été expulsé en Tunisie.

Concernant ton rapport à la langue dans ce film, il y a des passages en arabe, des passages en français, peux-tu nous en dire quelque chose ?

Maki : Cela s'est fait assez spontanément finalement, je me suis pas posé la question, pour moi c'était naturel de parler en français car je suis en France. Il y a eu des conversations avec des amis, notamment Shadi, qui parlait l'arabe palestinien, et moi l'arabe tunisien, ce n'est pas du tout le même accent ni le même langage. J'ai essayé de parler palestinien, mais on est tombé d'accord sur le fait que chacun parle sa langue, et on a dialogué entre arabe palestinien et arabe tunisien.

Pouvez-vous nous en dire plus sur le titre et sur son origine ?

Nathalie : En fait, l'expression « brûler la mer » n'existe pas en arabe...

Maki : Pour les Tunisiens qui habitent au sud « brûler » c'est un mot connu pour ceux qui veulent traverser la mer pour rejoindre l'Italie et l'Europe en clandestin. « brûle » signifie vraiment l'acte de traverser une frontière, de casser ce mur des frontières. Et chez nous le mur, c'est la mer... c'était aussi jouer avec les mots « mer » et « mère », on utilise le même mot « brûler » pour dire la souffrance des mères qui voient partir leurs enfants. Ça brûle dedans.

Le film évoque brièvement ce moment où un soulèvement a lieu, et cette migration via Lampedusa, est-ce qu'il n'est pas aussi nécessaire de rester, reconstruire son pays ?

Maki : C'est une question qui revient dans les débats... et selon comment elle est posée et dans quel pays, les réponses bougent. Dans un débat c'est vivant... je ne peux rien figer par rapport à ça. Ça revient souvent à dire : pourquoi êtes vous partis ? Et il n'y a pas une seule réponse, je ne peux pas parler au nom de tous, je dis dans le film : y'a mille raisons. Il y a eu plein de parcours différents, beaucoup de jeunes de cette migration sont rentrés chez eux, certains on été expulsés. Toutes ces raisons de partir existent bien avant la révolution, et elles continuent aujourd'hui, c'est un mouvement profond qui ne peut pas s'arrêter facilement, parce que c'est ancré dans nos vies. La révolution ne s'est pas arrêtée avec la fuite de Ben Ali. Elle est en cours et peut-être que la construction passera par certains d'entre nous, on ne sait pas...

Nathalie : Le film pose juste un fait : un moment révolutionnaire, un dictateur quitte la place et dans cette brèche, des milliers de jeunes gens traversent la mer. Le film laisse cette brèche ouverte. Le monde tient dans la main, il est accessible, mais il est interdit d'y aller voir, surtout si l'on vient d'une famille pauvre. A ce moment-là l'évidence a été de partir. Comment construire d'autres horizons. Il y a aujourd'hui des centaines de personnes, qui au risque de leur vie — et souvent pour rester en vie — sont arrivées jusque là. Ce sont des mouvements d'une grande force. D'une vitalité irréprensible. Il n'y pas d'autre choix. Nous devons accueillir.

Pour conclure, avez-vous des projets de nouveau film ?

Maki : Oui, j'aurais bien envie de faire un film, Nathalie aussi... peut-être poursuivre autour de ces questions en Tunisie... mais ça prend du temps, pour l'instant je fais autre chose que le cinéma. Avec *brûle la mer* j'ai l'impression d'avoir fabriqué des traces de mon histoire, d'avoir inscrit quelque chose. Et aussi le film circule beaucoup dans les festivals, il nous a permis de voyager, de traverser des frontières et même l'océan Atlantique ! Avec la sortie du film en France, c'est une nouvelle porte qui s'ouvre...

« ICI, SUR LES PENTES DES COLLINES, FACE AU COUCHANT
ET LA BÉANCE DU TEMPS,
PRÈS DES VERGERS À L'OMBRE COUPÉE
TELS DES PRISONNIERS,
TELS DES CHÔMEURS,
NOUS CULTIVONS L'ESPOIR.»

MAHMOUD DARWICH

هنا، عند مُنحدرات التلالِ، أمامَ الغروبِ
وفُوهةِ الوقتِ،
قُربَ بساتينَ مقطوعةِ الظلِّ،
نفعلُ ما يفعلُ السُجناءُ،
وما يفعلُ العاطلونَ عنِ العملِ :
نُرَبِّي الأملَ.





***Brûle la mer* se tient au croisement paradoxal entre l'énergie vive d'une révolution en cours, l'élan d'un départ vers l'Europe, et, la violence d'un accueil refusé. Le film guette ce qui constitue la trame sensible d'une existence à un moment de rupture. Ce qu'il y a d'infime, de plus commun, loin de l'exotisme, mais hanté par le rêve, comme un appel. Il ne s'agit pas d'un documentaire sur l'émigration ou la révolution, c'est un essai sur la liberté ou plutôt de liberté : une tentative d'évasion réelle et fictive auquel la fabrication d'un film participe, prenant part de ce processus d'émancipation : brûle la mer, les frontières, les lois, les papiers... Qu'est-ce que rompre avec sa vie passée, quitter son pays, sa famille où prévalent encore, vaille que vaille, des liens très forts de solidarité, d'entraide et un attachement ancestral à la terre, pour rejoindre le monde mythifié et dominé par les rapports capitalistes. Qu'est-ce que : Vivre sa vie ?**



NATHALIE NAMBOT

Pendant plus de 20 ans Nathalie Nambot a travaillé au théâtre, principalement comme actrice. En 2010 elle réalise un premier film à Moscou *ami, entends tu*. Elle passe une partie de son temps à « L'Abominable » laboratoire cinématographique à La Courneuve et participe à des luttes autour de la question de la précarité et des sans-papiers. En 2016 le film collectif *salaud d'argent* du groupe Boris Barnet voit le jour.

MAKI BERCHACHE

Maki Berchache est né en 1988, il vient d'une famille de pêcheurs de Zarzis, dans le sud de la Tunisie. Il travaillait dans les complexes touristiques. En février 2011, après la chute de Ben Ali, il arrive en France et participe à la lutte des Tunisiens de Lampedusa à Paris. Il y rencontre Nicolas Rey et Nathalie Nambot avec qui il écrit et co-réalise son premier film *brûle la mer*.

SÉLECTIONS

FID Marseille
DOCLISBOA Portugal
FREEZONE festival Belgrade, Serbie
ALTERNATIVA Barcelona Espagne
Ouverture de la SEMAINE de LA CRITIQUE Berlin, Allemagne
MOMA DOCFORTNIGHT New York, Etats Unis
IBAFF Murcia, Espagne
CROSSING EUROPE Linz, Autriche
OLHAR DE CINEMA Curitiba, Brésil
SOLE E LUNA DocFilm Festival Palerme, Italie
MARFICI Mar de Plata, Argentine
CINEMIGRANTE Buenos Aires, Argentine, Barcelone, Espagne
SALINADOC FEST Italie
AFRICAN DIASPORA CINEMA Cologne, Allemagne
FESTIFREAK Mar del Plata, Argentine
A NOUS DE VOIR Lyon, France
JOURNEES CINEMATOGRAPHIQUES DE CARTHAGE JCC Tunis, Tunisie
SCHMALFILMTAGE Dresden, Allemagne
MITTELMEERFILMTAGE Munich, Allemagne
FESTIVAL REGARDS SUR LE CINÉMA DU MONDE Paris, France
LES INATTENDUS Lyon, France
DJERBA DOC DAYS Djerba, Tunisie
LATCHO DIVANO Marseille, France
DOKFILMWOCHE Hambourg, Allemagne
HORS PISTE Paris Beaubourg, France
FCAT Tarifa/Tanger, Espagne/Maroc
FESTIVAL INTERNATIONAL DE GABES Tunisie
FESTIVAL ANNABA du film méditerranéen Algérie
FESTIVAL DES CINEMAS AFRICAINS du pays d'APT France

FICHE TECHNIQUE

75 minutes - couleur - France - 2014

VO : français / arabe

VOST : français / anglais / arabe / tunisien / espagnol / portugais / allemand / italien

Format de tournage : Super8 et 16mm

Format de projection : Copie 35mm - 1,37 - Dolby SR et DCP - Son 5.1

Image : Nicolas Rey

Montage : Gilda Fine

Mixage Son : Jean Mallet

Étalonnage : Elie Akoka

avec

Maki Berchache

Saidi Shaharedin

Shadi Al Fawaghra

Mahmoud El Saleh

Badreddine Nobigh

Selim Sohmani

Nathalie Nambot

et la famille Berchache

Production : les Films du Bilboquet

lesfilmsdubilboquet.fr

Eugénie Michel-Villette et Alix Didrich

Distribution : Les Films de l'Atalante

LE LABORATOIRE

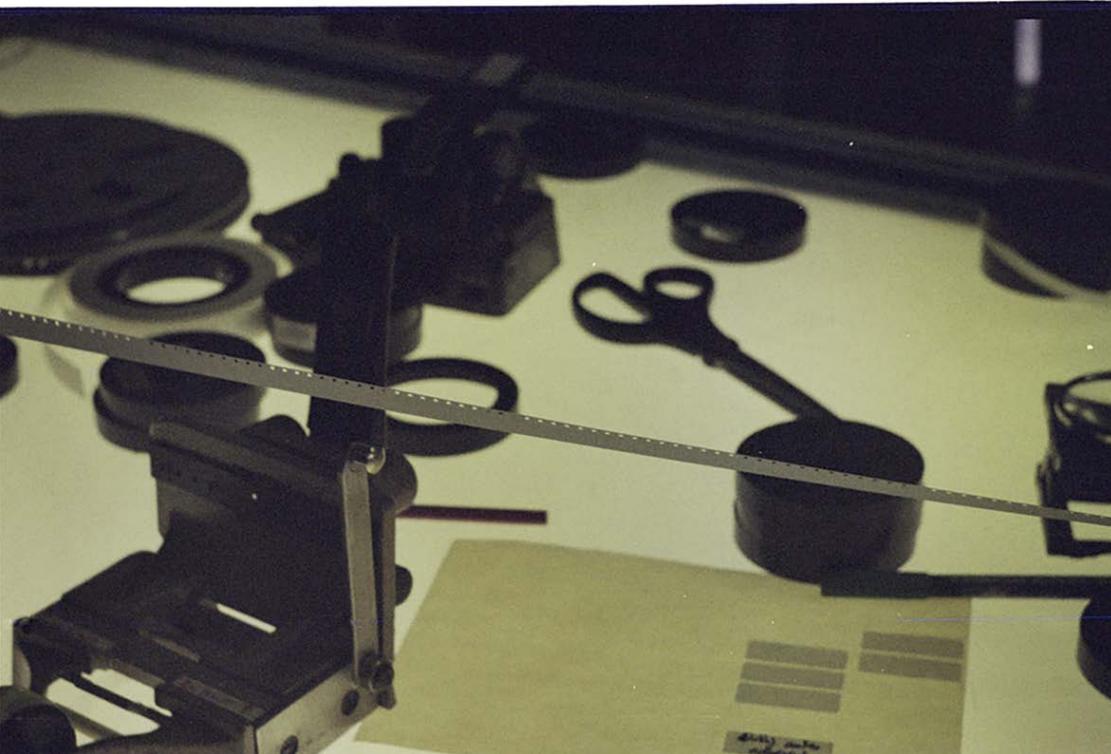
L'Abominable est un laboratoire cinématographique partagé.

Depuis 1996, il met à disposition de cinéastes et de plasticiens les outils qui permettent de travailler les supports photochimiques du cinéma : super8, 16mm et 35mm. Le lieu fonctionne comme un atelier collectif où les machines qui servent à la fabrication des films sont mutualisées : un cinéaste peut y développer ses originaux négatifs ou inversibles, réaliser des trucages et des changements de format, faire du montage, travailler le son ou tirer des copies.

Ceux qui ont une connaissance des instruments forment ceux qui débutent. Après cet accompagnement, chacun devient autonome dans la réalisation de ses travaux et explore lui-même les possibilités techniques. Ainsi, sans sélection préalable des projets, sont produits des films d'une grande diversité, des performances cinématographiques «live» ou des installations utilisant le support film. L'ampleur de ce qui s'y réalise et la spécificité des pratiques font de L'Abominable un lieu de création original, un conservatoire vivant des techniques cinématographiques.

Plus d'une quarantaine de laboratoires cinématographiques d'artistes ont été créés en Europe et dans le monde. Ces structures sont en lien les unes avec les autres, elles forment ainsi un réseau où sont mises en partage les expériences et les questions techniques, esthétiques et politiques propres à ces pratiques. Depuis 2005, le site filmlabs.org recense les différentes structures, permet de mutualiser les connaissances techniques acquises ici et là, de faire connaître les œuvres réalisées, de débattre et de s'organiser.

L'évolution de L'Abominable, comme de l'ensemble de ces laboratoires, témoigne d'une histoire en devenir. À l'ère où le numérique s'impose, des artistes récupèrent l'outil cinématographique des mains de l'industrie et se réapproprient l'ensemble du processus de fabrication. Cette autonomie nouvelle permet de réaliser des films en se confrontant concrètement à la fabrication des images, d'utiliser de nouveaux outils, d'inventer des écritures singulières et de défricher des territoires inédits du cinéma.





« Où vivre physiquement ? »

Notre film prend acte du contretemps qui fait que « l'événement » a déjà eu lieu, qu'il n'est plus saisissable dans son actualité immédiate. Filmer ce « présent dépassé » nous engage alors à un travail de restitution et de composition. La forme que nous travaillons pourrait s'apparenter davantage à la forme fictionnelle, mais une fiction nue, dépouillée, qu'on prendrait à la racine en quelque sorte. Où le premier récit serait exposé, livré.

Délivré, peut-être... Ce serait comme l'enfance du cinéma. Un son, une image, un visage. Des mots. Et la confiance que la trajectoire de la caméra se situe dans une poétique de la relation entre les êtres vivants, les espaces dans lesquels ils habitent et les paysages. C'est un cinéma qui prend le temps de re-composer des fragments d'histoire, mettant en lumière des récits lacunaires où se tiennent, très loin, en arrière plan, ceux qui ont le pouvoir et agissent sur les vies. C'est donc aussi une question politique.

Le cinéma argentique, tel que nous le pratiquons, libéré du carcan de l'industrie, est un rapport à la matière et au temps. À travers images et construction sonore, *brûle la mer* tente de conjuguer matérialité (dans le sens le plus strict de ce qu'est la vie matérielle) et abstraction (l'expérience d'une rupture, d'un renversement). C'est d'abord une expérience de vie. Maki a participé aux travaux de développement, de tirage à L'Abominable. Nous y apprenons à fabriquer à la main des films avec des contraintes liés au temps, à l'erreur potentielle — nous avons tourné 6 heures de rushes en 16mm et 1heure 30 en super8 — et la joie de voir une image révélée. Montrer le film en 35mm nous tient à coeur et s'inscrit dans ce processus de fabrication.

Nathalie Nambot





LESFILMSDELATALANTE.FR